



Espaces et Sociétés à l'époque romaine : entre Garonne et Èbre

Hommage à Georges Fabre

Textes réunis par Laurent Callegarin
et François Réchin

Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes
Hors série n° 4



Fédération
Archéologique
Pyrénées
Occidentales
Landes



**ESPACES ET SOCIÉTÉS
À L'ÉPOQUE ROMAINE :
ENTRE GARONNE ET ÈBRE**

***ACTES DE LA TABLE RONDE DE PAU
26-27 JANVIER 2007
HOMMAGE À GEORGES FABRE***

Textes réunis par Laurent Callegarin et François Réchin
Avec la collaboration de R. Plana, F. Quantin, I. Rodà de Llanza, J.-P. Bost
Traductions de A. Jeangrand et I. Rodà de Llanza

Archéologie des Pyrénées occidentales et des Landes

Hors série n° 4



LA VILLA GALLO-ROMAINE DE LALONQUETTE ET LES ESPACES ENVIRONNANTS : LA PHASE INITIALE D'OCCUPATION

LAURENT CALLEGARIN, ROSA PLANA-MALLART ET FRANÇOIS RÉCHIN
AVEC LA COLLABORATION DE CH. DARLES ET DE TH. MARTIN¹

La présentation d'une communication à trois voix s'est imposée à nous comme un prolongement du travail collectif réalisé au sein du Groupe de Recherche Archéologique de Pau, cette Jeune Equipe qui doit énormément au discernement et à l'intuition de Georges Fabre. En véritable chef d'orchestre, il a su à la fois accorder les talents de divers chercheurs et insuffler un esprit d'équipe. Qu'il en soit ici sincèrement remercié.

Résumé

L'établissement rural de l'*Arribèra deus Gleisiars* (Lalonquette, Pyrénées-Atlantiques) a fait l'objet d'une réévaluation récente de la datation et de la nature de ses premières installations, ainsi que d'une étude approfondie de l'évolution des espaces environnants. L'examen des niveaux profonds, au contact direct du paléosol non anthropisé, a permis non seulement de définir l'ensemble bâti comme étant dès l'origine une *villa*, dont la réalisation, particulièrement soignée en *opus craticium*, adopte un plan général en U avec une galerie sur les façades internes, mais surtout de récupérer des artefacts en nombre suffisant pour affirmer la précocité du programme d'aménagement, à savoir l'époque augusto-tibérienne. Cette *villa* apparaît comme un témoignage du vaste mouvement d'adoption en Aquitaine méridionale des modèles italiens, aussi bien urbains que ruraux, qui polarisent progressivement les territoires.

Mots-clés : Lalonquette (Pyrénées-Atlantiques), Aquitaine méridionale, *villa*, *fundus*, période augusto-tibérienne.

Resumen

El establecimiento rural de *Arribèra deus Gleisiars* (Lalonquette, Pirineos Atlánticos) fue objeto de una reciente revisión de la datación y de la naturaleza de sus primeras instalaciones, así como de un estudio de la evolución de los espacios inmediatos. El examen de los niveles profundos en contacto directo con el paleosuelo no antropizado, permitió definir el conjunto edificado como una *villa* desde el origen. Se construyó con una técnica en *opus craticium* particularmente cuidada y adoptó un plano general en U con una galería sobre las fachadas internas. Se ha recuperado el material arqueológico suficiente para poder afirmar la precocidad del asentamiento, fechable en época augusteo-tiberiana. Esta villa constituye un testimonio de la adopción en Aquitania meridional de los modelos itálicos, tanto urbanos como rurales, que progresivamente se expanden por los territorios.

Palabras clave : Lalonquette (Pirineos Atlánticos), Aquitania meridional, *villa*, *fundus*, época augusto-tiberiana.

Abstract

The rural establishment of *Arribèra deus Gleisiars* (Lalonquette, Pyrenees-Atlantiques) was the object of a recent revaluation of the dating and the nature of its first installations, as well as of a study of the surrounding territories. The examination of the deep levels, in the direct contact of the paleosol, allowed not only to define the installations as being from the very beginning a *villa*, which the realization adopts a general plan in U with a gallery on the internal facades, but especially to get back artefacts in number for asserting the precocity of the constructive program, that is to say the augusto-tiberian time. This *villa* appears as a testimony of the vast movement of adoption in Southern Aquitaine of the italic models, so urban as rural, which polarize gradually territories.

Key words : Lalonquette (Pyrenees-Atlantiques), Southern Aquitaine, *villa*, *fundus*, augusto-tiberian time.

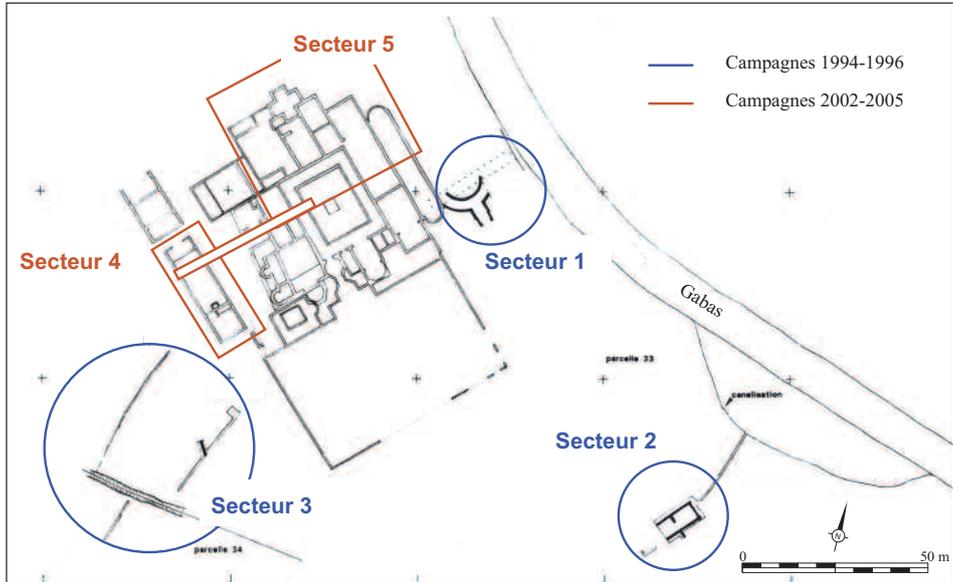


Fig. 1 : Les récentes opérations archéologiques reportées sur le plan de J. Lauffray (1973).

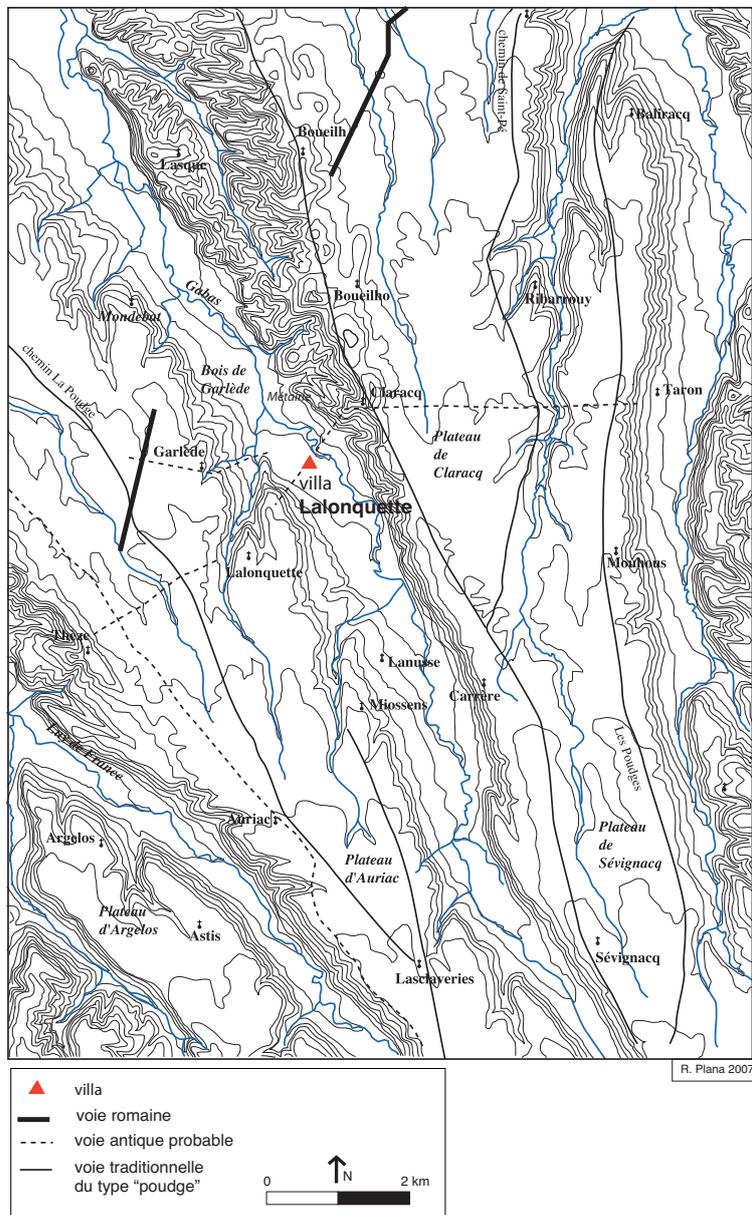


Fig. 2 : Le territoire d'étude autour de la villa de Lalonde.

INTRODUCTION

La villa de l'*Arribèra deus Gleisiars* (Lalouquette, Pyrénées-Atlantiques) est implantée dans l'une des vallées du piémont pyrénéen, vallées dissymétriques et perpendiculaires à la chaîne de montagnes. L'établissement se localise en contrebas du versant de raccordement oriental, dont la pente est relativement douce. Entaillée au Quaternaire récent, cette vallée accueille le Gabas, cours d'eau orienté nord-ouest / sud-est, qui longe le secteur oriental de la *pars urbana*.

Le site, mentionné dès 1843, a connu une première opération archéologique dans les années 1892-1893 (Barthéty 1892-1893, 1894-1895) avant d'entrer en sommeil jusqu'en 1959, date à laquelle J. Lauffray débuta des fouilles de grande ampleur qui devaient s'achever en 1972. Outre un bref article de synthèse (Lauffray *et al.* 1973), c'est surtout, fait exceptionnel, un relevé complet de la *pars urbana* et d'une partie de la *pars rustica*, soit au total une superficie de quelque 9 000 m², qu'il réalisa². Ses objectifs étaient clairs : dégager le plan d'ensemble et définir l'évolution architecturale de la partie résidentielle.

Les opérations archéologiques ne reprirent qu'en 1994, sous la direction de F. Réchin, à la faveur d'une évaluation commandée par le Service Régional d'Aquitaine, portant sur l'état des vestiges et les potentialités qu'offrait le site en termes de recherche scientifique (Réchin 1996). Plusieurs tranchées ont été pratiquées dans la partie sud-est de la *pars urbana* (fig. 1). La sensible révision de la datation du bâti de forme absidiale du secteur 1 a achevé de convaincre F. Réchin du bien fondé de refouiller la villa (Réchin 2006).

Une nouvelle recherche, basée sur une fouille programmée de la villa et développant des problématiques inédites en phase avec la recherche actuelle (Pelletier 1996, p. 1-9 ; Durliat 1989, p. 144-149), a pu ainsi être effectuée de 2002 à 2005 (Réchin *et al.* 2002, 2003, 2004a, 2004b, 2005, 2007a, 2007b) (fig. 1). L'enjeu était double : 1/ opérer une remise en ordre architecturale et stratigraphique du site (secteurs 4 et 5, et sondage 2) afin de réexaminer l'évolution de l'établissement durant l'époque impériale ; 2/ appréhender les fondements productifs et l'environnement immédiat de ce grand établissement rural en s'appuyant à la fois sur le réexamen des bâtiments et sur les études des paléobotanistes.

Antérieurement, puis parallèlement à la fouille, un programme de prospections pédestre systématique et aérienne (fig. 2), placé depuis 1998 sous la responsabilité de R. Plana-Mallart³, a permis de mettre en lumière l'évolution de l'occupation du sol, de déterminer les permanences et les ruptures

dans l'implantation humaine ou encore d'observer l'évolution des paysages, autrement dit de mesurer l'impact de la villa sur son espace environnant (Plana, Réchin 2004 ; Plana 2006).

Il ne s'agit pas de présenter ici l'intégralité des nouveautés archéologiques résultant de ces sept dernières années de recherche sur le site de la villa gallo-romaine de Lalouquette et ses alentours. Au moment où un intérêt particulier est porté à l'implantation des centres urbains en Aquitaine méridionale romaine (Réchin 2008 ; Pichonneau *et al.* à paraître), nous avons jugé opportun de revenir sur la datation et l'agencement spatial des premières installations d'époque romaine sur le site rural de Lalouquette. L'étude approfondie de cette villa autorise une réflexion sur les modalités et la chronologie de l'adoption des modèles italiens liés à l'organisation des territoires en Gaule sud-occidentale.

1. DE LA CONSTRUCTION DE LA VILLA

1.1. UN CHANTIER CONSIDÉRABLE

L'implantation des premiers bâtiments représente un vaste chantier bien préparé. Les différents secteurs nettoyés et l'imposant sondage 2 (fig. 3), qui s'étire sur 40 m, prennent en écharpe l'établissement d'ouest en est et permettent d'apprécier cet ambitieux programme constructif.

Les divers sondages pratiqués témoignent de deux types de préparation du terrain, à savoir d'importants travaux de nivellement et de drainage effectués à l'emplacement des premiers bâtiments, ainsi qu'un aménagement de la berge du Gabas.

Le sondage 2 a révélé, dans la salle XLVII, un nivellement du paléosol d'argile limoneuse de couleur jaunâtre, atténuant sans la supprimer totalement la pente naturelle d'environ 10 % qui s'abaisse depuis la cour centrale vers l'extérieur. En contact direct avec cet horizon non anthropisé, on observe au sommet terrassé du paléosol la présence d'un foyer d'environ 2 m de diamètre, aménagé à l'aide de galets de quartzite, dont quelques-uns présentent des traces de rubéfaction ou d'éclatement sous l'action de la chaleur, étalés sur une ou deux épaisseurs (fig. 4). Ce foyer était établi, avant d'être dispersé, dans un niveau de chantier supportant la mise en place d'un puissant radier constitué de deux assises de galets de gros module, sur lequel repose le premier sol d'occupation composé d'éclats de tuiles tassés. Le même type d'aménagement provisoire dans le niveau de chantier a été fait dans le sondage 11, implanté à l'intérieur du couloir tardif CV (fig. 3).

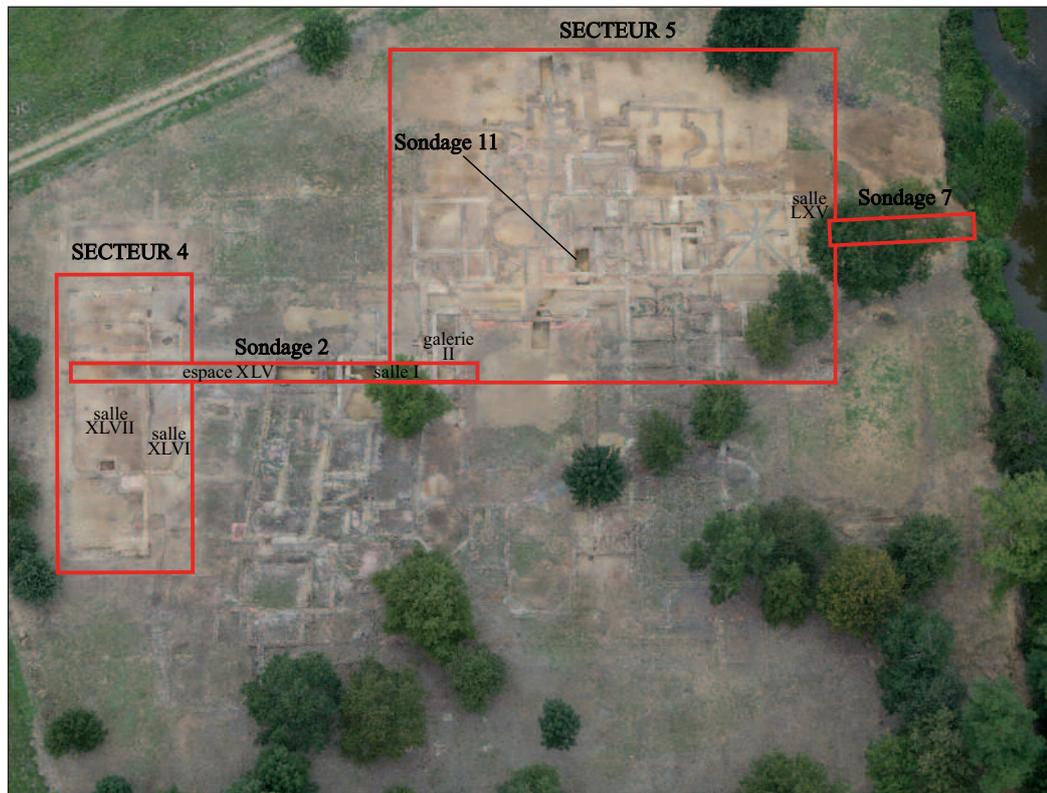


Fig. 3 : Localisation des secteurs de fouille, des sondages et des espaces.

112



Fig. 4 - Foyer aménagé dans un niveau de chantier (Secteur 4 – Salle XLVII - Sondage 2 – u. s. 4032 et 4054).

Fig. 5 : Traces de foyers non aménagés et de sols rubéfiés (Secteur 4 – Salle I – Sondage 2).



De même, vers le centre de l'espace résidentiel (salle I), des galets de quartzite reposent à plat sur le paléosol, dessinant une sorte de chemin incurvé d'environ 0,75 m de large. À environ 2 m vers l'est, on note deux trous de poteaux associés à un niveau de sol attestant une activité de combustion (sols rubéfiés et fortement chargés en charbons de bois, associés parfois à des concentrations de galets éclatés). Liées très probablement au campement de chantier, ces structures construites sont légères et provisoires, toujours de peu antérieures à la mise en place de sols de mortier de tuileau puissamment préparés (fig. 5).

En ce qui concerne le système d'alimentation et d'évacuation des eaux, on peut inclure dans les premiers aménagements un caniveau, situé dans la galerie II et orienté nord-ouest / sud-est, soigneusement maçonné à l'aide de plaques de terre cuite, ainsi que dans l'espace à l'air libre XLV, localisé dans la zone occidentale du site, un fossé de drainage orienté ouest-est, creusé dans le paléosol non anthropisé, avant d'être rapidement comblé (fig. 6). Cette zone reçoit également peu de temps après un premier aménagement sommaire sous la forme d'un remblai composé de fragments de *tegulae*, de galets et de blocs calcaires.



Fig. 6 : Aménagement d'un fossé dans le paléosol (Secteur 4 – Espace XLV - Sondage 2 – u. s. 4170).

L'élévation artificielle de la berge du cours d'eau a pu être mise en évidence grâce au sondage 7 qui s'étire perpendiculairement à la pièce orientale LXV sur environ 15 m de long pour une profondeur de 2 m. Cette zone humide a été, dans un premier temps, sommairement aménagée à l'aide d'un clayonnage délimitant la rive gauche du chenal (fig. 7). Par la suite, tout au long de l'époque impériale romaine, des quantités considérables de terre et de matériaux de construction seront déversées dans ce secteur, entraînant un recul du chenal vers l'est et sa progressive surélévation.

1.2. UN BÂTI DE QUALITÉ

De façon générale, les premiers murs se fondent soit en tranchée, soit en appui direct sur le paléosol terrassé. La totalité des murs possède un radier de fondation composé d'une ou deux assises de galets liés à la terre, dont l'épaisseur est d'environ 0,58 m. La première partie de l'élévation est réalisée en petit appareil à assises régulières, avec en parement des moellons rectangulaires de calcaire tendre ou de grès jaune démaigris en queue, enserrant un remplissage d'éclats de calcaires irréguliers ; le tout est lié par un mortier de chaux beige plutôt maigre. Il n'a pas été possible d'évaluer la hauteur exacte de cette partie maçonnée sur l'ensemble des murs du fait de leur mauvais état de conservation. Néanmoins le premier mur occidental de la pièce I (MR 4212) apporte deux éléments déterminants pour saisir la mise en œuvre globale des parois (fig. 8) : après une fondation de galets de 0,20 m de hauteur, une première élévation débordante haute de 0,50 m et composée d'assises de moellons recouvertes d'une épaisse couche de mortier de chaux, faisant office de solin, et d'une seconde élévation maçonnée moins épaisse de 0,25 m, on observe le scellement de blocs de calcaires équarris et disposés à intervalles réguliers qui font office de base porteuse pour des poteaux en bois ; entre deux blocs, une élévation en argile limoneuse jaunâtre épurée de 0,08 m a été repérée sur près de 0,80 m. Déjà, en 2002, l'idée d'une armature en bois avait germé du fait que les fondations, puis les murs trop peu épais de la salle XLVII (entre à 0,36 et 0,42 m) ne pouvaient supporter des poutres d'un gabarit capable de répondre aux 8 m de portée imposée par la largeur du bâtiment ; la mise au jour d'une succession similaire de blocs quadrangulaires sur la façade orientale de la salle XLVI appuyait cette hypothèse qui ne trouva confirmation qu'après la fouille de la pièce I en 2004. Il ne fait nul doute aujourd'hui que l'essentiel, pour ne pas dire la totalité, des murs des premiers bâtiments possédait une structure mixte, associant ossature à pan de bois et terre crue en remplissage (*opus craticium*) ; des



Fig. 7 : Présence d'un piquet du clayonnage en bois dans le sondage 7 – Secteur 5.



114



Fig. 8 : Le mur 4212 (sondage 2) : fondation et élévations.

traces de sablière basse ont été repérées dans les bâtiments du secteur 5.

Les hourdis sont communément soit en bauge, soit en torchis (dans ce cas, une armature interne est nécessaire pour accrocher la terre hourdée), soit encore en brique crue (De Chazelles 1997, p. 89 et 120-129). Les parois accueillent une finition par l'ajout de plusieurs couches d'enduits, dont le dernier était peint *a fresco*. La terre crue présente dans les parois des pièces de la villa, une fois démontée, est régulièrement utilisée comme remblai pour rehausser les sols successifs et probablement combler le chenal parallèle au Gabas placé à l'est de la villa.

En comparaison aux murs tardifs du IV^e siècle, adoptant un appareil plus irrégulier et moins bien réglé ou des élévations plus instables constituées de galets liés à la terre, les fondations et les élévations maçonnées des premiers bâtiments témoignent d'une grande maîtrise de la mise en œuvre constructive.

1.3. LES PREMIÈRES INSTALLATIONS : LOCALISATION, FORMES ET INTERPRÉTATIONS

Malgré les kilomètres linéaires de murs enchevêtrés exhumés dans les années 1960-1970, J. Lauffray est parvenu à proposer un état premier de l'établissement.

Celui-ci présenterait un plan à trois corps en U, soit un corps central d'environ 50 m et des ailes bordées par une galerie sur les façades internes, le tout couvrant une superficie d'environ 1 000 m². Ces trois unités, à vocation résidentielle, délimitent une cour centrale ouverte présentant un point d'eau central sous la forme d'un puits. À l'ouest, un bâtiment indépendant circonscrirait un second espace, toujours bordé par des galeries de façade (Lauffray *et al.*, 1973, p. 132, fig. 7).

Si nos investigations permettent de confirmer la justesse de la restitution architecturale de J. Lauffray, en y apportant de sensibles compléments, elles nous conduisent en revanche à rejeter totalement son interprétation fonctionnelle. J. Lauffray voyait dans ces premières installations « le centre administratif d'une bourgade, d'un gîte d'étape. Ils se répartissent sur le pourtour de divers espaces libres. Le plus oriental forme une place ; il est aménagé autour d'un puits, cœur habituel de toute agglomération ; c'est le *forum* » (Lauffray 1973, p. 128-131). Plus loin, parlant de la construction isolée XLVII, il évoque un « marché couvert ; la pièce peut aussi bien avoir servi à des séances judiciaires, lors du passage du préteur » (Lauffray 1973, p. 132-133).

La recherche a fourni suffisamment de données sur les campagnes ces dernières décennies pour qu'il soit permis de reconnaître dans ce plan un établissement rural de type villa, avec très certainement une première partition de l'espace : à l'est, un secteur dédié à l'habitat et, à l'ouest, un autre consacré aux activités agricoles, comme l'atteste le bâtiment occidental XLVII voué très probablement au stockage de céréales, près d'une aire ouverte servant suivant l'époque de lieu de battage, de vidanges et de dépotoirs (fig. 9).

Cette disposition spatiale est bien documentée et se rencontre aussi bien dans des fermes italiennes d'époque républicaine, comme la ferme-villa sur la Via Gabinia, à l'est de Rome, ou à Crocicchie, sur la Via Clodia au nord-ouest de Rome (Vallat 1987, p. 194), que dans des villae d'Aquitaine. Pour ces dernières, nous pouvons mentionner la villa de Bidot à Plieux dans le Lectourois (Petit-Aupert 2006, p. 71, fig. 4), et les établissements de Lamarque ou de Bapteste à Moncrabeau dans le Lot-et-Garonne, dans leur phase initiale (Jacques 2006, p. 82, fig. 4 et p. 92, fig. 12). M. Le Glay notait que ce type de plan était caractéristique des premières villae à galerie de façade (Le Glay 1975, p. 212-215).

Les fouilles menées par J. Lauffray n'avaient qu'effleuré les premiers niveaux d'occupation. Une seule coupe stratigraphique de 5 m de largeur avait été réalisée dans la salle I jusqu'au paléosol non anthropisé, mais n'avait pas permis d'exhumer suffisamment d'artefacts pour correctement circonscrire la date de construction des premières installations. Les dernières fouilles permettent non seulement de pallier cette lacune mais également de réviser la chronologie jusqu'à présent admise.

2. UNE DATATION PRÉCOCE

Parmi les objectifs assignés à la reprise d'une fouille sur le site de la villa de l'*Arribèra deus Gleisiars*, celui qui consistait à mieux définir sa date de fondation peut passer pour l'un des plus névralgiques. En effet, longtemps, il a paru acquis qu'en dehors d'une Narbonnaise plus précocement gagnée aux schémas essentiels de la romanisation des campagnes, le système de la villa n'avait été implanté en Gaule non méditerranéenne qu'à partir de l'époque de Claude et généralisé seulement durant la période suivante (Le Glay 1975, p. 228 ; Ferdière 1988, p. 195). La datation du premier état de l'établissement de Lalouette, mal identifié par J. Lauffray, semblait conforter ce cadre rassurant : « La chronologie de ces premières installations repose sur le mobilier, dont la date moyenne est la période flavienne »

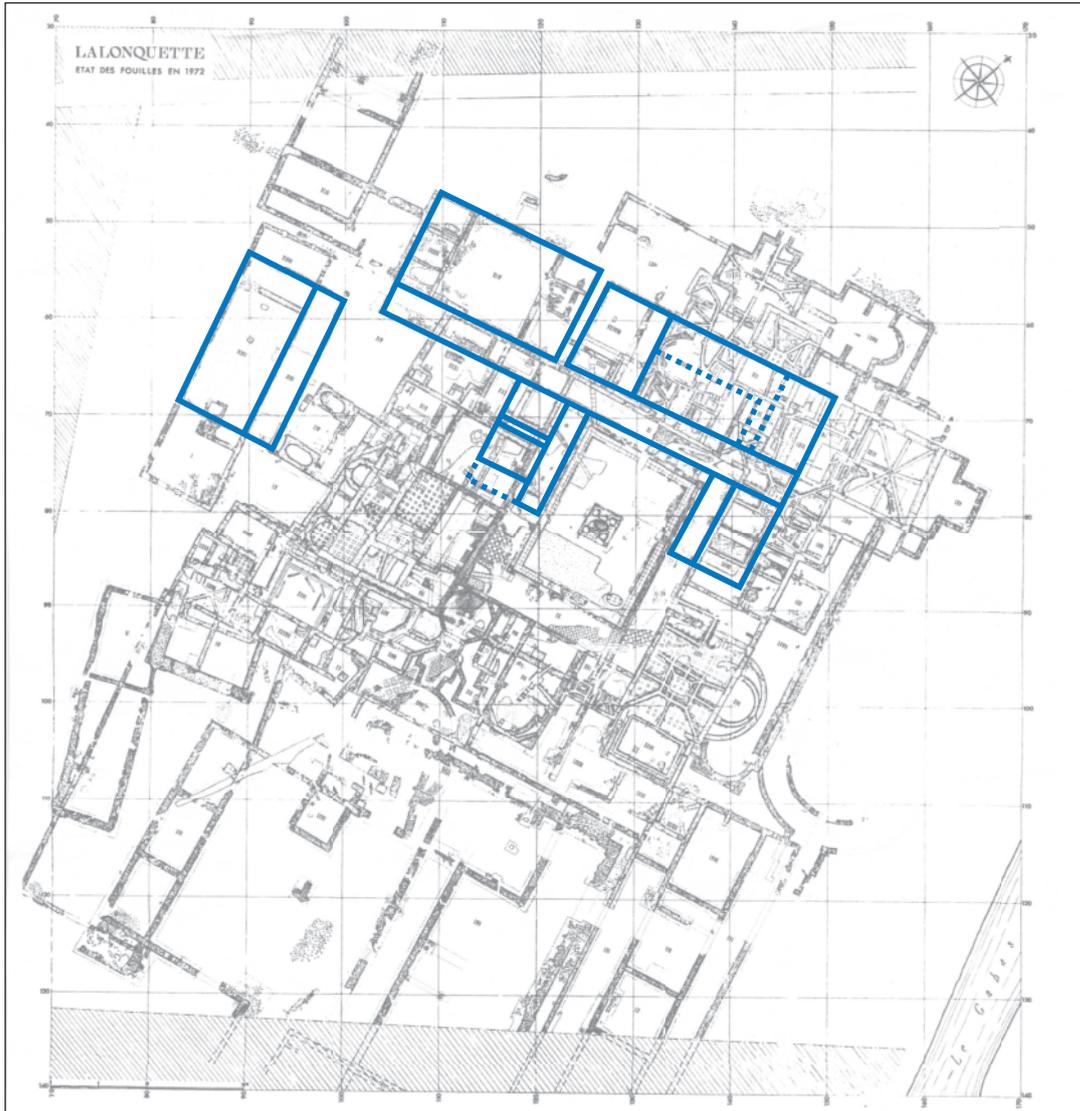


Fig. 9 : Les premiers bâtiments de la villa.

116

(Lauffray *et al.* 1973, p. 135). Pourtant, dès les premiers temps de la reprise du dossier de ce site par l'équipe paloise, l'examen du mobilier scrupuleusement recueilli par l'équipe de J. Lauffray permettait de relever la présence de quelques tessons de sigillées italiques et gauloises précoces, d'amphores de type Pascual I et de céramiques communes assez anciennes. Autant dire qu'à la lumière des progrès réalisés dans l'étude des mobiliers antiques, le doute a rapidement plané sur les propositions chronologiques formulées en 1973. En conséquence, nous tenterons de résumer ici les éléments concernant la chronologie de l'implantation rassemblés par le collectif aujourd'hui en charge des investigations avant de formuler quelques-unes des conséquences que l'on peut en tirer quant à l'occupation de l'espace dans cette partie du piémont pyrénéen.

2.1. UNE DATATION MIEUX ASSURÉE

Les pièces disponibles pour établir la datation la plus serrée possible de la création de la villa de Lalouquette constituent aujourd'hui un dossier relativement bien étayé. On distinguera à cet égard deux séries de mobiliers.

Le premier ensemble est constitué par les éléments les plus anciens recueillis par l'équipe de J. Lauffray. Quoique décisive, leur exploitation est toutefois rendue difficile en raison de deux facteurs spécifiques. D'une part les niveaux les plus anciens, ceux qui reposent directement sur le paléosol, ne semblent avoir été que très rarement atteints par la fouille⁴. Cela a eu pour effet de limiter les découvertes de mobiliers liés à l'implantation initiale et ainsi à laisser un temps planer le doute sur le caractère résiduel ou non des poteries et des monnaies les plus anciennes

lorsque le dossier a commencé à être réexaminé à partir de 1994. D'autre part, l'imprécision des indications de provenance stratigraphique des objets, ou leur absence, la plupart étant simplement replacés dans le carroyage général du site, ne permettait pas, en général, de les rattacher clairement à une phase particulière de la vie de l'établissement.

Le second ensemble est issu des opérations engagées à partir de 1994 par l'équipe paloise, d'abord au cours d'opérations d'évaluation, puis en fouille programmée. L'intérêt du mobilier concerné découle de prélèvements et d'enregistrements réalisés selon les normes devenues habituelles à partir des années 1980. En outre, l'identification des couches concernées ne fait l'objet d'aucune équivoque, puisqu'il s'agit d'u. s. qui correspondent à des installations légères (foyers à l'air libre, petit caniveau de drainage) précédant immédiatement la construction du premier état de la villa et aux niveaux de chantiers de celui-ci. Au mobilier céramique et numismatique s'ajoute ici l'apport de la dendrochronologie.

Concernant le premier lot de mobilier issu des fouilles de J. Lauffray, on consultera tout d'abord l'étude exhaustive que l'un d'entre nous a consacrée aux sigillées de la villa (Martin 2006, p. 289-290). Pour les raisons exposées précédemment, les sigillées précoces présentes parmi les lots recueillis dans les années 1960 et 1970 n'étaient pas nombreuses. Il figurait toutefois parmi ces mobiliers deux exemplaires de sigillées italiques, datables des deux premières décennies de notre ère, et dont la présence ne devait évidemment rien au hasard (types Cons. 18 et 22). Cette (re)découverte était confirmée par la présence d'une petite série de sigillées précoces du groupe de Montans, datables des années 20-50 (Ritt. 5, 9 et 12 ; Drag. 15/17, 17b, 24/25 et 27). Ainsi, les progrès enregistrés dans le domaine des études céramiques ont permis, sur la simple base d'un nouvel examen, de formuler l'hypothèse d'une création de l'établissement « à la charnière des règnes d'Auguste et de Tibère » (Martin 2006, p. 296). Le travail parallèle qui a été mené sur les monnaies des campagnes 1959-1972 n'a, en revanche, pas livré de résultats comparables. En effet, les émissions les plus précoces, des as provinciaux émis sous Claude, étaient nettement postérieures aux sigillées les plus anciennes du site (Callegarin 2006, p. 242-243). Il apparaissait alors que seules des données issues de fouilles récentes pouvaient apporter des éléments de réflexion incontestables, aptes à trancher le débat, dans un sens ou dans un autre.

Les travaux lancés à partir de 1994 sur le site ont en effet fourni des artefacts plus abondants et

vraiment placés en stratigraphie. C'est ainsi qu'entre 2002 et 2005, un grand sondage reliant la partie occidentale de la villa au péristyle central a permis de mettre au jour les niveaux immédiatement antérieurs aux premiers bâtiments de la villa et ceux qui sont contemporains de sa construction, posés sur le paléosol nivelé (figs. 4 et 6). Du point de vue céramologique, la cause a été rapidement entendue. Les sigillées découvertes dans ces niveaux étaient parfaitement en phase, du point de vue chronologique et typologique, puisque les productions italiques de type Cons. 12, 22 et des estampilles d'Ateius (OCK, type 268.94) et de Calidius Strigo Masa(...) (non répertorié dans OCK 498) y côtoient des productions gauloises précoces montanaises de type Drag. 17a, 19, 15/17, 24/25 (dont une estampillée (...)F (probablement CATO.D.F.) et millavoises de type Ritt. 5, Drag. 17a et 27a (Martin, à paraître). Les amphores qui accompagnent ces vases -de types Dressel I, Pascual I et Dressel 28- n'enlèvent rien à la cohérence de cet assemblage. Pour le reste, les quelques tessons de céramique commune italique à engobe rouge pompéien, les céramiques communes tournées à pâte grise de tradition indigène ou les céramiques communes non tournées que l'on rencontre dans ces niveaux sont tout à fait caractéristiques des contextes augusto-tibériens de la région (Guédon, Réchin 2003, p. 64-67 et fig. 2.54). Une confirmation supplémentaire de cette chronologie précoce peut être trouvée dans la découverte d'un demi-bronze de Nîmes dans l'une des couches qui précèdent immédiatement la construction du premier état de la villa (u. s. 4066) et de deux autres monnaies du même type dans les déblais des fouilles de J. Lauffray (type RPC 522-525)⁵.

Enfin, l'étude dendrochronologique d'un pieu de châtaignier apporte une confirmation définitive à ce faisceau de preuves. Il s'agit d'un élément appartenant à une sorte de clayonnage servant à renforcer la rive gauche du chenal parallèle à la rivière du Gabas, qui limitait initialement l'expansion de la villa vers l'est (fig. 7). La mise en place de cette structure a sans doute été motivée, peu de temps après l'installation des constructeurs de la villa, par l'affaissement des rives de ce petit cours d'eau. L'analyse montre que ce piquet a été coupé entre 21 av. n. è. et 21 de n. è.⁶

Tout concorde donc pour placer la construction du premier état de la villa de l'*Arribèra deus Gleisiars* dès les années 10-20 de n. è., soit bien antérieurement à la date proposée à l'issue des fouilles menées dans les années 1960 et 1970. En outre, l'absence apparente sur place de structures et de mobiliers datables des II^e et I^{er} s. av. n. è. montre qu'aucun établissement protohistorique

n'a précédé la *villa* julio-claudienne. Il convient maintenant de mesurer quelques-unes des conséquences de cette réévaluation chronologique.

2.2. LA LOGIQUE D'UNE FONDATION PRÉCOCE

L'appréciation que l'on peut porter sur ces nouvelles données chronologiques doit se situer à un niveau qui permette à la fois de repérer les logiques régionales d'aménagement de l'espace et, à une échelle plus large, de les mettre en perspective.

Les opérations archéologiques récentes ayant porté sur des établissements comparables à celui de Lalouquette sont assez rares en Aquitaine, aussi il est encore difficile de réaliser si cet exemple béarnais constitue une exception ou une règle dans la région. L'exemple de la cité de Lectoure tendrait toutefois à prouver que cette fondation s'intègre dans un mouvement de fond qui touche une bonne partie des campagnes de l'Aquitaine méridionale, dès l'époque d'Auguste et de Tibère. En effet, le recensement effectué par C. Petit-Aupert met en évidence la création *ex nihilo* de 22 établissements dans ce territoire à l'époque julio-claudienne (18 *villae*, 3 fermes, 1 site secondaire), dont 10 probablement apparus dès les règnes d'Auguste et de Tibère (Petit-Aupert 2005, p. 348). Ces créations n'ont sans doute pas été isolées dans cette région puisque, aux abords des Pyrénées, à Oloron-Goès, une partie du mobilier céramique de la *villa* périurbaine du quartier L'Enfan, sondée par G. Fabre, montre un profil clairement augusto-tibérien⁷.

Mais, en Aquitaine méridionale, des décalages chronologiques marqués ont dû exister dans l'apparition de cette forme de mise en exploitation des campagnes qu'est la *villa*⁸. Ainsi, les prospections effectuées dans la plaine de Tarbes n'ont, pour l'instant, livré aucune des sigillées italiques ou gauloises précoces qui constituent les marqueurs privilégiés des occupations augusto-tibériennes (Guedon *et al.* 2001, p. 136). De même, en Béarn, à Lescar-Beneharnum, la *villa* du quartier sent Miquèu, la seule du secteur dont le mobilier a d'emblée été étudié dans les années 1970, n'a pas livré de sigillées italiques et gauloises précoces (Bats, Seigne 1971). Par ailleurs, dans le territoire des cités d'Éauze et d'Auch, les exemples de créations tardives ne sont pas rares puisque, par exemple, la grande *villa* de Séviac à Montréal-du-Gers n'apparaît qu'au II^e s. (Gugole 2006, p. 54), alors que l'éphémère *villa* de l'Arrajadèr à Auch ne voit le jour qu'aux environs de 80 de n. è. (Boudartchouk 2003, p. 208).

À ces contrastes, s'ajoutent aussi bien des incertitudes sur la nature exacte des

établissements initiaux, parfois construits en matériaux périssables, qui précèdent les états « en dur » de ces *villae*. Ainsi, dans le Lot-et-Garonne, Ph. Jacques utilise-t-il prudemment le terme d'« habitat » pour désigner les premières occupations antiques augustéennes de Castelculier, Bon Rencontre ou du Passage, plutôt que celui, plus chargé de sens, de *villa* (Jacques 2006, p. 119). Dans les cas de création *ex nihilo*, il est toutefois raisonnable de formuler l'hypothèse selon laquelle les installations initiales, même construites en matériaux périssables, constituent tout de même le centre d'un *fundus* dont les formes architecturales sont destinées à s'affirmer au fur et à mesure de la réussite économique et sociale de la famille possédante, pour prendre finalement l'aspect d'une véritable *villa*. En revanche, la difficulté est plus grande lorsque les sites où sont implantées certaines de ces *villae*, repérées en prospection, ont connu une occupation apparemment continue entre la fin du II^e s. av. n. è. et le début de l'Empire, comme dans la cité de Lectoure (Petit-Aupert 2005, p. 345-348). Ici, l'absence de fouille ne permet pas de caractériser précisément l'état augusto-tibérien et le doute peut encore subsister quant à la continuité réelle de l'occupation. À cet égard, on peut gager que quelques fouilles ciblées et une meilleure connaissance du contexte paléoenvironnemental pourront, dans un avenir proche, contribuer à éclaircir la situation.

À l'échelle des territoires de Lescar-Beneharnum et d'Oloron-Iluro, la présence de quelques *villae* assez considérables en taille, dès le début de l'ère julio-claudienne, conduit en tout cas à réévaluer les étapes de la mise en place de l'armature du peuplement et de la mise en valeur du piémont occidental des Pyrénées. Loin de confirmer le décalage que l'on a longtemps pu supposer entre la mise en place des infrastructures urbaines et celle d'une exploitation des campagnes selon le modèle de la *villa*, les travaux les plus récents montrent au contraire l'existence d'un effort concomitant et parfois volontariste de structuration de l'espace. L'émergence des *villae* semble ainsi être exactement contemporaine des premiers aménagements urbains de Beneharnum et d'Iluro. À Beneharnum, à la fin du règne d'Auguste et au début de celui de Tibère, l'équipement urbain installé est d'emblée particulièrement soigné puisqu'une voirie orthonormée, d'excellente qualité, est alors construite et dotée, sur certains tronçons, d'égouts et d'un canal (Gangloff 2008, p. 101-102 et fig. 8-9 ; Réchin 2008, p. 136-146). À cela s'ajoutent immédiatement des thermes publics très puissamment construits, découverts en 2008 (Réchin, Roudier à paraître). C'est aussi sans doute

à partir de ce moment qu'un parcellaire rural d'assez grande ampleur organise les campagnes environnantes, à partir des orientations fournies par la trame urbaine (Réchin 2008, p. 160-162). À *Iluro*, l'absence de niveaux clairement antérieurs aux années 30-50 de n. è. dans les fouilles menées jusqu'ici a pu faire croire à une fondation légèrement plus tardive que les autres agglomérations de la région. En fait, une fouille préventive menée au printemps 2009 a prouvé qu'il n'en était rien, en mettant au jour, dans la Basse Ville du quartier Sainte-Marie, près de la cathédrale, des thermes publics au programme technique très abouti et couvrant probablement un peu plus d'un millier de m². Il est important de noter que l'on peut sans risque dater cet édifice des années 10-20 de n. è. grâce au mobilier contenu dans les niveaux de chantier et de remblais de construction (Pichonneau *et al.* à paraître ; Réchin, Roudier à paraître). L'ampleur de ce bâtiment prouve l'importance des investissements publics consentis afin de donner l'élan initial de cette agglomération. Mais, de surcroît, son orientation, exactement conforme au parcellaire orthogonal qui organise le quartier Sainte-Marie et toute la partie méridionale de la proche campagne, prouve sans doute aussi que, dès le départ, la mise en place de l'équipement urbain s'est accompagnée d'une action organisatrice des espaces agraires environnant, sur un territoire encore vierge de ce point de vue. Ces données montrent donc probablement qu'aucune véritable solution de continuité n'a existé dans la structuration de l'espace « à la romaine » de ces régions et que, bien au contraire, une vision globale de la situation et un effort relativement concerté ont guidé ceux qui étaient en charge, à titre public ou privé, du développement des territoires proches de ces Pyrénées, que R. Sablayrolles qualifie de « terres pionnières » pour le début de l'Empire (Sablayrolles 2005, p. 141)⁹.

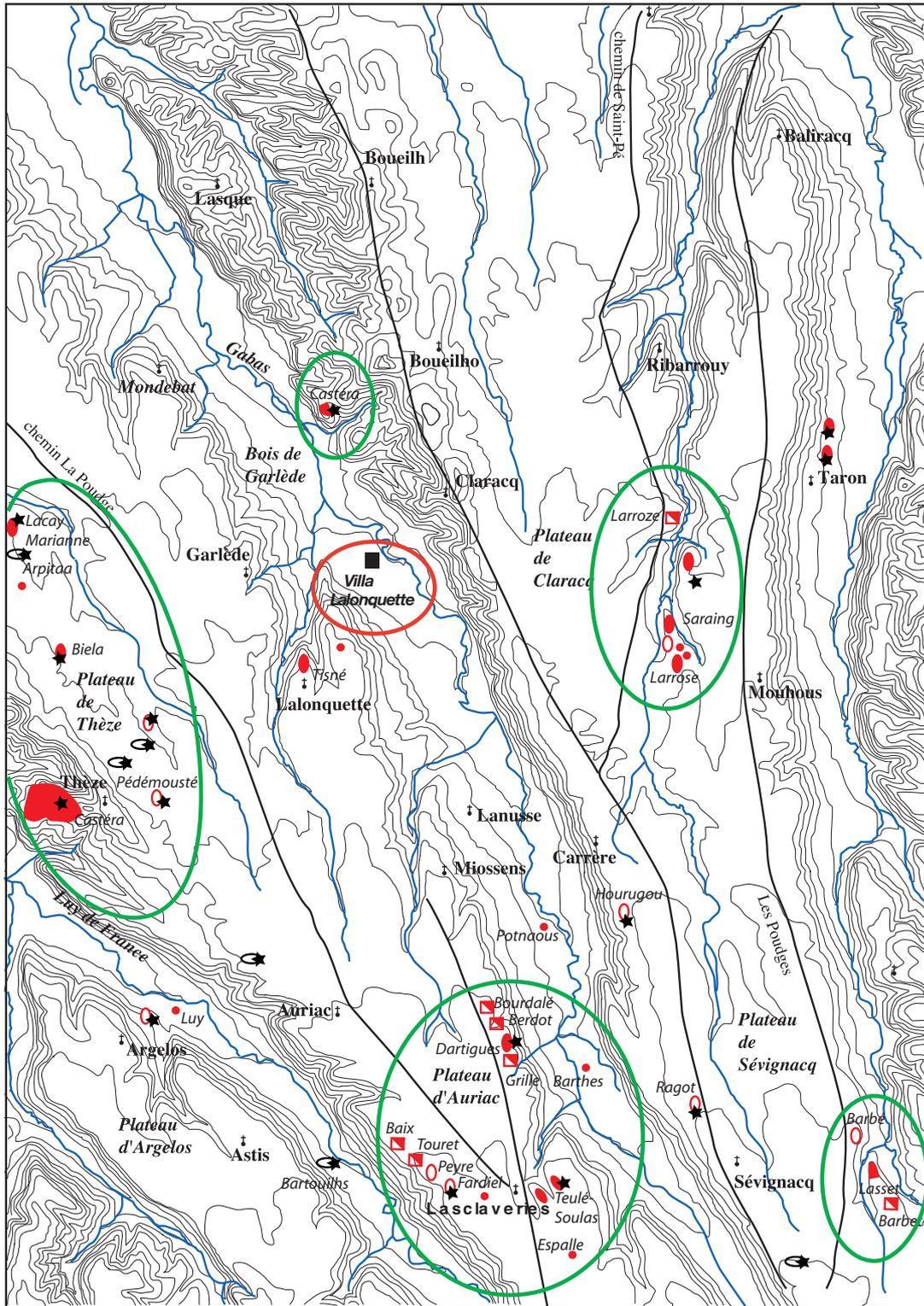
En même temps, ces nouveaux repères chronologiques permettent d'intégrer le piémont occidental des Pyrénées à l'ample mouvement quantitatif et qualitatif qui marque les campagnes de la Gaule méridionale dès l'époque d'Auguste et de Tibère avec, par endroits, le développement, et ailleurs l'apparition, du système de la *villa*. Ainsi, cette zone paraît bien se situer dans le prolongement de l'évolution mesurée avec toujours plus de netteté en Narbonnaise occidentale, sur le territoire de Toulouse (Sillières 2002, p. 397).

Mais, les situations de décalage chronologique, observables à l'intérieur des territoires de cités et entre les différents secteurs des petits territoires de *Beneharnum* et d'*Iluro* et plus largement d'Aquitaine

méridionale, sont sans doute loin d'être toutes attribuables à l'état provisoire de nos connaissances et se rencontrent aussi dans bien des régions de la Gaule. La précocité des implantations méditerranéennes est certes bien documentée, par exemple dans le territoire de la cité de Béziers où les grandes *villae* (établissements de catégorie D et E de S. Mauné) « ont une origine antérieure au dernier tiers du I^{er} s. av. J.-C. » (Mauné 1998, p. 100-102)¹⁰, même si aucune ne peut évidemment prétendre égaler l'ancienneté de celles que l'on rencontre en Italie (par exemple en Calabre : Accardo 2000, p. 53-56). En revanche, dans le territoire des Bituriges, l'implantation des *villae* semble un peu plus tardive qu'en Narbonnaise et en Aquitaine méridionale (Laüt 2005, p. 334) et il en est de même chez les Arvernes, où la construction de véritables *villae*, connues par des fouilles récentes, semble postérieure à l'époque de Tibère (Dousteysier *et al.* 2006, p. 46-47). En Haute-Saône, la grande *villa* de Chassey-les-Montbozon n'apparaît qu'au II^e s., précédée toutefois, à la fin du I^{er} s. et au début du II^e s. par une construction mal connue, mais suffisamment importante pour comprendre des thermes d'environ 400 m² (Barbet, Gandel 1997, p. 33-40). En Picardie, la transformation des « fermes gallo-romaines » en *villae* est même parfois très tardive, comme à Famechon (II^e s. ; Collart 1996, p. 147-149) ou à Verneil-en-Halatte (III^e s. ; Collart 1996, p. 131-132). De même, au sud des Pyrénées, dans le contexte d'une vallée de l'Èbre précocement conquise, la *villa* d'Arellano semble ne pas être antérieure au milieu du I^{er} s. de n. è. (Mezquiriz Irujo 2003, p. 136-147). Mais, comme ailleurs, l'absence de fouilles systématiques des niveaux anciens de ces établissements interdit de vérifier la nature exacte des installations antérieures aux états récents, parfois datables de l'époque augusto-tibérienne, à l'image de la *villa* « Doña María » en Estrémadure (Aguilar Saenz, Guichard 1993, p. 114 et fig. 64).

3. L'INSERTION DANS LE PAYSAGE ENVIRONNANT

Des opérations de prospection systématique au sol, couplées à des campagnes de prospection aérienne, se sont déroulées de 1998 à 2006 dans le territoire environnant la *villa* romaine de Lalouquette. Les travaux réalisés ont concerné 3.000 hectares de terrains labourés appartenant à 13 communes du canton de Thèze, qui constitue la partie occidentale de la région du Vic-Bilh. Les résultats obtenus ont permis d'élargir considérablement la carte archéologique, ainsi que d'approcher les spécificités du peuplement ancien. La densité de l'occupation était faible en comparaison à d'autres



R. Plana 2007

	site d'occupation		voie traditionnelle du type "poudge"
	site d'occupation probable		
	indice d'occupation		
	découverte isolée		
	fin âge du Fer		
	site ou indice gallo-romain origine fin âge du Fer		

0 N 2 km

Fig. 10 – Vestiges d'occupation protohistorique, canton de Thèze.

zones du sud de la Gaule, ce qui est vraisemblablement lié aux particularités géographiques et au profil économique général de cette partie de l'Aquitaine méridionale. Les installations repérées au sol sont en grande majorité de nature modeste, ce qui a obligé à mettre en œuvre des méthodes de prospection fine destinées à mieux appréhender les vestiges de l'occupation (Plana-Mallart, Réchin 2004, p. 224-228). Dans ce cadre, il nous a paru intéressant de mesurer l'impact possible de la création de la *villa* de Lalouquette sur l'occupation du sol dans le secteur environnant. Pour cela, nous tenterons d'abord de présenter un rapide panorama des connaissances acquises dans les environs de Lalouquette pour le second âge du Fer, puis de décrire l'intensification qui marque le début du Haut-Empire, pour enfin dresser un tableau de la situation avant les grands changements survenus durant le Bas-Empire.

3.1. L'OCCUPATION PROTOHISTORIQUE

Des traces d'occupation et de fréquentation protohistoriques ont été détectées dans différents endroits de la zone d'étude, qui datent de l'âge du Bronze et/ou de l'âge du Fer. Les vestiges repérés dessinent des secteurs privilégiés d'implantation, comme c'est le cas au lieu-dit « Saraing » (communes de Carrère et de Claracq) et aux abords du plateau d'Auriac (communes d'Auriac et de Lasclaveries), ainsi qu'à proximité du versant occidental du plateau de Thèze (communes de Lème et de Thèze) et sur le versant oriental du plateau de Sévignacq (fig. 10). Dans ces secteurs, on constate une dispersion lâche des vestiges de surface, qui signalent des noyaux de dimensions réduites situés à faible distance les uns des autres. Ces indices d'occupation prennent place souvent en périphérie d'un site qui, par sa position en hauteur et surplombant une zone d'interfluve, semble se constituer comme place centrale de l'occupation. Ce système d'implantation, présent déjà à l'âge du Bronze, caractérise aussi le début de l'âge du Fer. La découverte dans un certain nombre de ces sites de fragments d'amphores italiennes suggère que la fréquentation ou l'occupation a pu se prolonger jusqu'à la fin de l'âge du Fer.

Deux sites qui conservent des traces de fortification, le Castéra de Thèze (Plana-Mallart, Réchin 2004, p. 248) et le Castéra de Boueilho (Larqué, Escudé-Quillet 2002), ont livré un mobilier de surface qui date uniquement de la fin de l'âge du Fer, mais leur évolution est diverse. Si le premier site connaît une occupation qui se prolonge jusqu'au début du II^e s. de n. è., l'autre site, situé à faible distance de la *villa* de Lalouquette, est

abandonné à la veille ou au moment de la conquête romaine, comme la plupart des autres endroits d'occupation protohistorique. La survivance du site du Castéra de Thèze au début de l'époque romaine est liée probablement à l'envergure de l'implantation (fig. 11). En effet, une fortification en terre renferme une superficie de 23 hectares, soit l'une des enceintes fortifiées les plus vastes du Béarn. Il demeure que les travaux de prospection réalisés ont permis uniquement d'identifier une concentration dense de mobilier sur le versant sud-est, montrant que la surface enclose était faiblement occupée. Le pourcentage de fragments d'amphores italiennes (Dressel 1) est très élevé, indice de la prospérité du site aux II^e et I^{er} s. av. n. è. La découverte aussi de fragments d'amphores catalanes (Pascual I et Dressel 2/4) et bigourdanes, ainsi que de fragments de céramiques tournées et non tournées, atteste la continuité de l'occupation jusqu'à la première moitié du II^e s. de n. è.

Dans le proche environnement de l'enceinte fortifiée du Castéra de Thèze et en bordure du versant occidental du plateau, d'autres indices d'occupation ont été détectés, répartis entre les villages de Thèze et de Lème (fig. 11). Ils se présentent sous la forme de concentrations modestes de mobilier, datant de la fin de l'âge du Fer et de l'époque romaine, qui prennent place aux abords d'un axe de communication d'origine probablement antique. Ces vestiges soulignent l'ampleur de l'occupation existante dans cette zone, aussi bien avant qu'après la conquête romaine, ainsi que le rôle central que semble avoir joué le site fortifié.

3.2. LA DENSIFICATION DU PEUPEMENT DISPERSÉ AU DÉBUT DE L'ÉPOQUE ROMAINE

Les sites découverts sur la bordure occidentale du plateau de Thèze se caractérisent en général par une continuité de l'occupation pendant l'époque romaine, même si parfois, comme c'est le cas du site de Biela (commune de Lème), un déplacement de l'installation à une centaine de mètres de distance a été mis en évidence (fig. 11). Ces implantations semblent correspondre à des unités d'apparence modeste et de dimensions réduites (entre 500 et 1 000 m² de superficie au sol), bâties très probablement en terre et bois, ce qui peut expliquer la rareté de la *tegula*. Le mobilier céramique, relativement diversifié et attribuable à des fonctions domestiques et de stockage, suggère qu'il s'agirait d'installations isolées qui ont été occupées ou fréquentées pendant plusieurs générations, car ces sites ont continué à

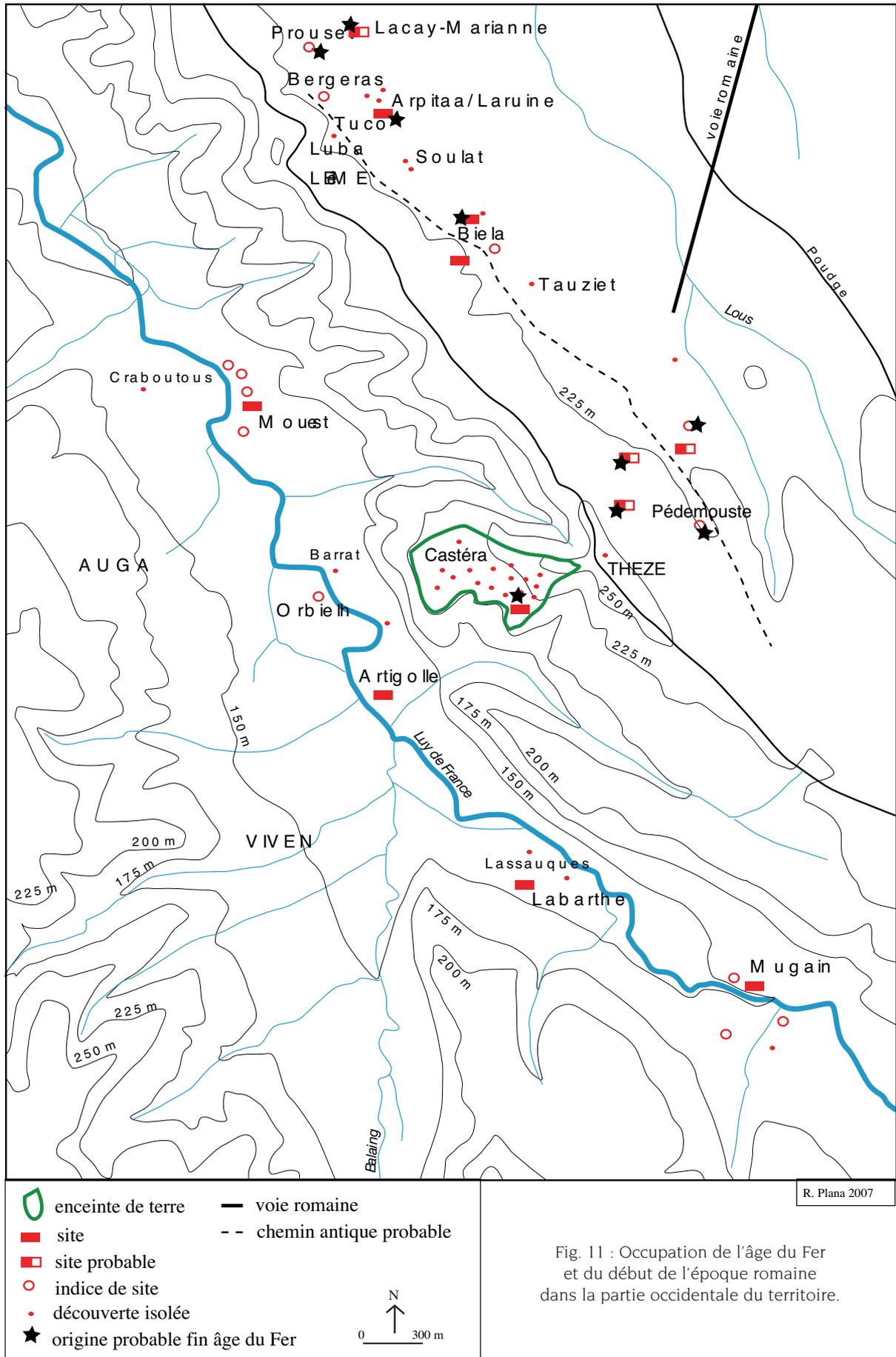


Fig. 11 : Occupation de l'âge du Fer et du début de l'époque romaine dans la partie occidentale du territoire.

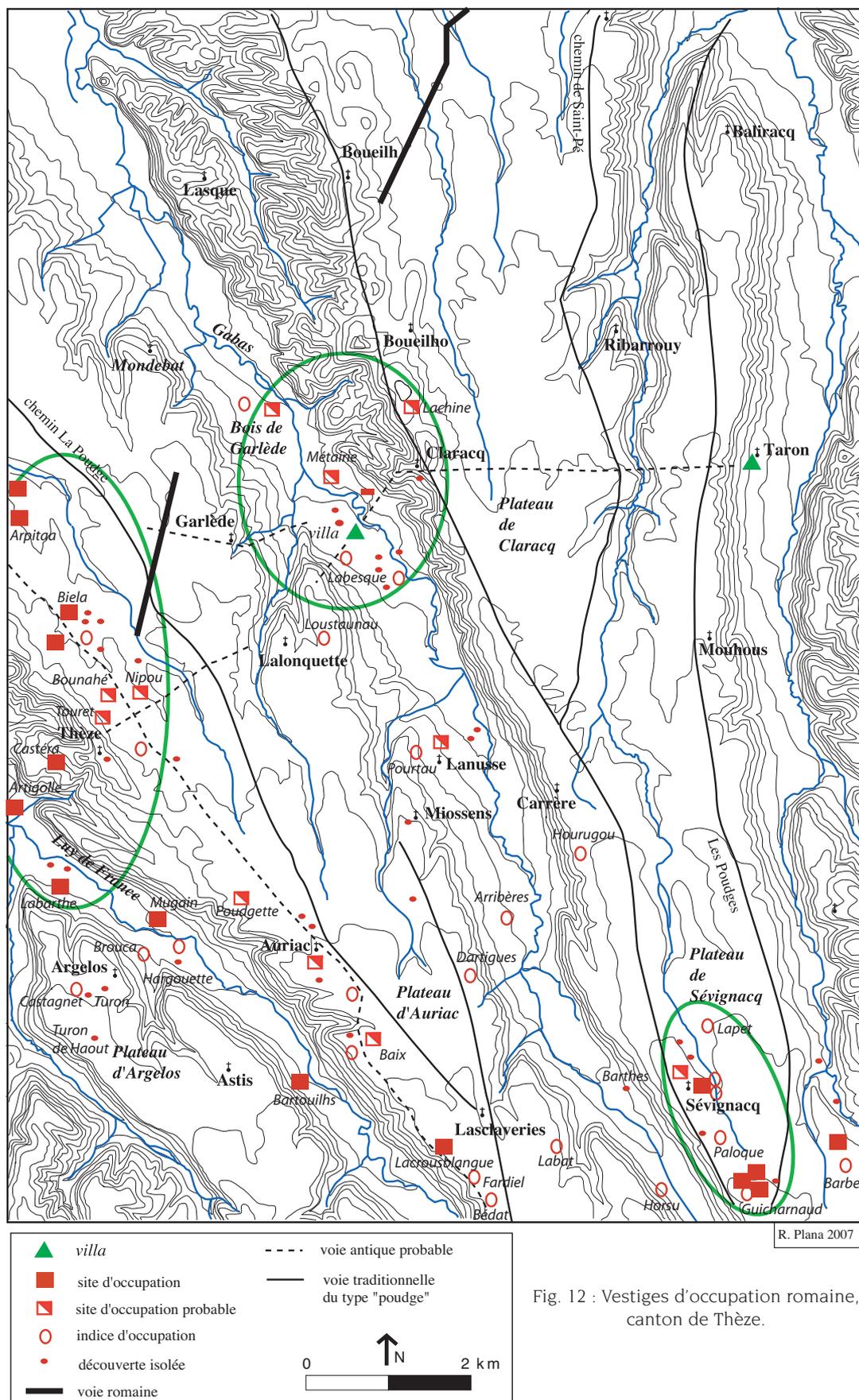


Fig. 12 : Vestiges d'occupation romaine, canton de Thèze.

fonctionner jusqu'à la fin du I^{er} s. ou la première moitié du II^e s. de n. è.

Ce type de site modeste et d'étendue réduite se rencontre également dans d'autres parties du territoire d'étude : c'est le cas près de la bordure ouest du plateau d'Auriac (communes d'Auriac et de Lasclaveries) ainsi qu'aux abords du versant occidental du plateau de Sévignacq et, plus au nord, à proximité du village de Claracq (fig. 12). Cette distribution souligne, tout d'abord, une implantation préférentielle en bordure de plateau et, tout particulièrement, à peu de distance du versant ouest qui surplombe les vallées du Luy de France et du Gabas. Elle atteste également l'essor de l'occupation dispersée, car si certains sites sont d'origine préromaine, d'autres ont été créés à partir de l'époque augustéenne.

Cette densification de l'occupation rurale s'accompagne de l'investissement des vallées, ce qui constitue une nouveauté de la période romaine. Dans la partie occidentale de la zone d'étude et dans le proche environnement du Castéra de Thèze, les recherches réalisées ont permis la découverte d'un semis de sites installés dans la vallée du Luy de France, à peu de distance du cours d'eau (fig. 11). Le profil de ces établissements est proche de celui qui caractérise les unités repérées en haut du versant, ce qui permet de déceler un mouvement unitaire, d'autant plus qu'une certaine correspondance est perceptible entre les deux modalités d'implantation, les sites de vallée se plaçant souvent en contrebas des sites de hauteur. Ce lien a été bien mis en évidence un peu plus au sud, dans le secteur d'Auriac et dans les environs du site de La Poudgette (fig. 12), où les opérations de fouille conduites en association avec la construction de l'autoroute A-65 ont montré que l'implantation en bordure de plateau s'est accompagnée d'une intervention sur les terrains du versant immédiat¹¹. Cette action se prolonge ici sans doute en bas de pente, comme en témoigne le repérage en prospection d'un indice d'occupation au lieu-dit « Mugain » (commune d'Auriac), situé aux abords de la rivière.

Dans la vallée voisine du Gabas, le site le plus évident est la *villa* de Lalouquette, implantée à proximité du cours d'eau (fig. 12). Des indices d'occupation ou de fréquentation ont été recensés dans son entourage, aussi bien en vallée que sur le versant supérieur, près du village de Claracq. On ignore, par manque de fouilles, le rapport existant entre ces vestiges, mais on peut supposer une certaine dépendance vis-à-vis de la *villa* (Plana *et al.* 2006, p. 207-210). La fondation de cet établissement

à l'époque augusto-tibérienne constitue un fait majeur, qui signale l'adoption d'un modèle d'occupation et d'exploitation typiquement romain, qui contraste certainement avec le système traditionnel d'organisation territoriale.

Les traces d'occupation dans la partie restante de la vallée du Gabas sont ténues, à l'exception du secteur de Sévignacq, où la densité de l'implantation était importante. Toutefois, les sites découverts prennent place ici en hauteur, près du versant occidental qui surplombe la vallée. En effet, les travaux effectués ont montré l'existence de divers pôles d'occupation, dont un d'apparence « très romaine », comme l'atteste le faciès du mobilier céramique découvert ainsi que la présence de nombreux fragments de *tegulae* (Plana / Réchin *et al.* 2004, p. 240-245). La reconnaissance du site a été cependant partielle, en raison de la prolongation des vestiges sous le village actuel, ce qui empêche d'approcher correctement la typologie de l'installation.

3.3. LE PAYSAGE RURAL AU DÉBUT DU HAUT-EMPIRE

Les résultats obtenus permettent de cerner les grandes lignes de la structure du peuplement, qui privilégie les marges des plateaux et les vallées, ainsi que les modalités de mise en valeur des terres. En effet, les données pédologiques montrent que les secteurs où se concentre l'occupation humaine ont connu une exploitation ancienne, ce qui est mis en évidence par le taux faible de matière organique présent dans ces terrains (Plana-Mallart 2006b, p. 218-219). On peut donc envisager que les ensembles constitués par les bordures des plateaux, les versants et les fonds des vallées ont fait l'objet d'une exploitation à caractère vraisemblablement agro-pastoral. En revanche, la partie centrale des plateaux, complètement délaissée par l'habitat, comme en témoigne l'absence de traces d'occupation ou de fréquentation, est traversée par des voies du type « poudge », qui sont liées traditionnellement à l'élevage. Le vide d'occupation peut donc traduire une utilisation pastorale de ces terrains, en rapport avec le déplacement des troupeaux, soit dans le cadre d'une transhumance à grande distance, soit plutôt dans le cadre d'un élevage local.

Les vestiges d'époque romaine découverts dessinent trois secteurs où l'implantation est dense (fig. 3) : autour de la *villa* de Lalouquette, qui constitue un noyau important du peuplement rural ; autour du Castéra de Thèze, qui continue à jouer un rôle essentiel dans la partie occidentale de la zone d'étude ; et autour du village actuel de

Sévignacq, où la densité de l'occupation était élevée. C'est précisément dans ces trois secteurs que se sont développés les villages les plus importants d'époque médiévale et moderne : Claracq, Thèze et Sévignacq.

La grande majorité des sites recensés a fonctionné depuis l'époque augustéenne et jusqu'à la fin du I^{er} s. ou la première moitié du II^e s. de n. è. Après cette période, l'occupation reste pratiquement réduite à la *villa* de Lalonquette, car les indices de continuité sont très faibles dans les autres secteurs de la zone analysée. L'abandon de l'essentiel des sites dispersés dans les campagnes rend compte d'une modification de la structure du peuplement, liée très probablement à un processus de regroupement et de concentration des populations.

Les recherches entreprises montrent que l'espace étudié a été en grande partie marginalisé par le système fondé sur la *villa* romaine, car on connaît uniquement la *villa* de Lalonquette et celle de Taron, située à 5 km de distance en direction de l'est (Vergain *et al.* 2000). Le profil usuel des sites repérés en prospection correspond, comme il a été dit, à des installations modestes qui sont, en apparence, de tradition indigène, ce qui souligne le poids du système d'organisation traditionnel.

À l'échelle plus vaste de l'Aquitaine méridionale (régions du Béarn et de la Bigorre), la cartographie de tous les sites connus d'époque romaine permet de mieux percevoir les différences existantes dans l'organisation de l'espace et dans les modalités d'implantation au sol (Plana-Mallart 2006a) (Fig. 13). Ces différences, tributaires dans une certaine mesure de l'état actuel de la recherche, sont susceptibles de traduire aussi des réalités sociales diverses (fig. 12). En effet, dans la partie orientale du Vic-Bilh et dans les cantons de Garlin et de Lembeye, situés à l'est et au nord-est du canton de Thèze, on constate la présence d'un certain nombre de *villae* (Laüt 1992), qui dessinent un réseau assez cohérent, puisque les sites sont séparés par une distance moyenne de 4 à 5 km. Cette concentration signale l'existence d'un secteur où le système domaniale s'est considérablement développé, en raison probablement d'une exploitation agricole plus intensive. À ce système s'oppose l'espace qui s'étend entre la *villa* de Lalonquette et la ville romaine de Lescar-Beneharnum, où les *villae* semblent pratiquement absentes et où le peuplement est constitué essentiellement d'établissements modestes et de tradition plutôt indigène. La position et les caractéristiques de ces sites suggèrent fortement un profil économique lié à des modes d'exploitation agro-pastorale. Près de Lescar

se place précisément le Pont-Long, un vaste espace voué traditionnellement à l'élevage, comme en témoignent les sites pastoraux fouillés ces dernières années (Réchin 2000). Vers l'est, la densité de l'occupation est très élevée dans la plaine de Tarbes, où le peuplement rural est matérialisé par des *villae* et par des établissements de caractère plus modeste (Guédon *et al.* 2001). La fabrication d'amphores vinaires atteste ici le développement d'une activité viticole depuis le I^{er} s. de n. è.

Ces témoignages, qui signalent l'existence de dynamiques et de modalités diverses dans l'occupation et l'exploitation des terroirs, montrent la complexité de l'organisation des campagnes de cette partie de l'Aquitaine méridionale. Si dans certaines zones on constate la permanence des modes de vie traditionnels, associés à un système agro-pastoral, dans d'autres secteurs l'adoption du nouveau système de la *villa* entraîne vraisemblablement le développement d'une agriculture plus ou moins intensive, sans pour autant négliger le poids de l'élevage dans l'économie domaniale. La coexistence et l'imbrication entre ces différentes formes de peuplement expriment la diversité des rythmes et des dynamiques sociales et économiques existante à l'intérieur d'une même région.

CONCLUSION

Au regard de ce qui précède, on peut légitimement considérer que les travaux collectifs menés à Lalonquette permettent effectivement d'attirer l'attention avec profit sur la phase initiale de l'un de ces grands établissements ruraux aquitains dont les états les plus tardifs ont, de façon pleinement justifiée, tant suscité la curiosité des chercheurs (le point dans Balmelle 2001).

Sur le plan de l'interprétation architecturale, les propositions de J. Lauffray ont été assez sensiblement complétées et la première *villa* de l'*Arribèra deus Gleisiars* s'insère mieux dans des séries de bâtiments ruraux à galerie de façade et pavillons latéraux maintenant assez bien connus. L'utilisation systématique de la terre crue a été prouvée, offrant ainsi une dimension différente à l'analyse que l'on peut effectuer du bâti des grandes demeures antiques sud-aquitaines. Mais l'un des apports essentiels des opérations récentes réside sans doute dans la révision que l'on peut faire de la fonction de cet établissement au début de son existence. Autrement dit, l'existence d'un centre d'exploitation agricole dès le début de l'ère julio-claudienne sur les rives de la petite rivière du Gabas est aujourd'hui plus réaliste que celle d'un relais routier placé, on le sait maintenant, à plus de 4 km de la grande voie Bordeaux-Saragosse.

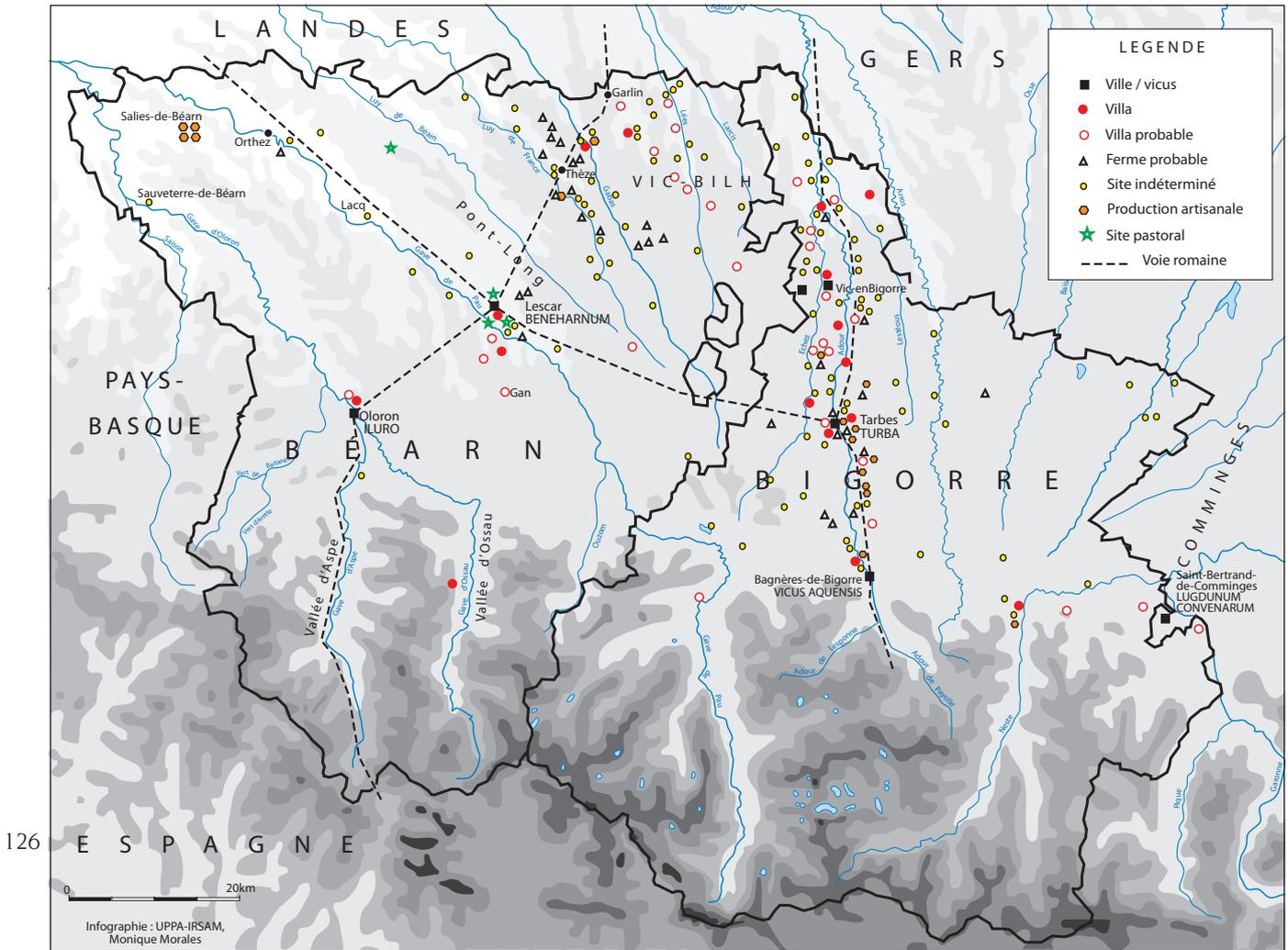


Fig. 13 : Les campagnes en Aquitaine méridionale : état des connaissances.

Les différentes pièces accumulées pour dater le premier état de la *villa* convergent aussi pour en donner une vision renouvelée. En effet, sa précocité et la concomitance de sa construction avec celle des agglomérations voisines permettent d'appréhender différemment la façon dont ont été aménagés les territoires du piémont occidental des Pyrénées et de mesurer l'importance déterminante de l'époque augusto-tibérienne dans la mise en place de ces nouveaux cadres spatiaux. L'écart que l'on pouvait croire considérable entre ce territoire et la partie occidentale de la Narbonnaise pourrait bien se réduire à nos yeux et démontrer, s'il en était besoin, l'intégration poussée de ces espaces au grand mouvement qui touche alors la Gaule méridionale.

Il est bien entendu impossible de couper cet établissement de son environnement et l'on voit bien de quelle façon son installation marque un saut quantitatif, autant que qualitatif dans l'occupation de l'espace. Si des continuités

évidentes marquent le paysage au début de l'époque romaine, révélant ainsi la perdurance de modes indigènes de mise en valeur territoriale, la densification du peuplement au I^{er} s. de n. è., avant une polarisation plus marquée au II^e s., montre aussi à quel point le système de la *villa* et de son *fundus* ont insufflé un nouvel élan et provoqué une configuration spatiale inédite. De ce point de vue aussi l'exemple de Lalouquette pourrait bien avoir une portée plus générale.

Le potentiel scientifique de cette *villa* est donc ainsi une nouvelle fois vérifié. Mais d'autres étapes constructives que celle que nous avons abordée ici reflètent des tournants déterminants dans l'histoire des campagnes antiques de la Gaule méridionale : il en est ainsi, par exemple, de l'extension de la *pars urbana* et de la construction d'un chai au II^e s. ou encore des aménagements ainsi que du programme décoratif de la grande demeure à péristyle de la fin de l'Antiquité. Autant d'évolutions de

l'établissement rural que la monographie en cours de rédaction aura pour objectif de mieux expliquer et de replacer dans leur contexte.

Notes

1 - Les auteurs principaux, autrefois membres du Groupe de Recherche Archéologique (JE 2245), appartiennent actuellement à de nouvelles unités de recherche. L. Callegarin et F. Réchin sont membres du laboratoire I.T.E.M. (EA 3002, Pau) ; R. Plana-Mallart est rattachée à l'équipe C.R.I.S.E.S. (EA 4424, Montpellier). Quant aux collaborateurs, Ch. Darles est directeur du laboratoire *Les Métiers de l'Histoire de l'Architecture-Archéologie du Patrimoine Bâti* (Toulouse) et Th. Martin est chercheur rattaché à l'université catholique de Louvain-la-Neuve (Belgique).

2 - Divers sondages pratiqués à l'époque et plus récemment au sud de la villa attestent une extension de la *pars rustica* sur une surface équivalente. Au total, l'établissement rural aurait une surface construite qui s'étale sur près de 2 ha.

3 - Ce programme a été développé en 1998 sous la forme d'une prospection programmée, puis entre 1999 et 2001 à l'intérieur d'un Programme Collectif de Recherche.

4 - Stratégie de fouille longtemps généralisée, tant pour des raisons pratiques que par le choix qui était fait de valoriser les états les plus spectaculaires. Pour le nord de l'Espagne, voir Magallon Botaya 2006, p. 311.

5 - Découverte réalisée grâce aux compétences de Th. Lasserre.

6 - Étude réalisée par B. Szepertyski (Laboratoire d'Analyses et d'Expertises, Bordeaux). U. s. 5142, n° d'analyse : BDD 6863.

7 - On peut ainsi recenser quelques fragments de sigillée italique classique (bol Cons. 13.3) et une série de sigillées gauloises précoces (Drag. 19, Ritt. 5, 15/17 et Drag. 24/25 à estampille anépigraphie de Montans ; assiette précoce à fond guilloché et Drag. 24/25 à volutes de la Graufesenque). Ce lot est accompagné de tessons d'amphores de type Pascual I et de quelques tessons de céramique commune italique à engobe rouge pompéien. Malheureusement il n'est pas encore possible de rattacher directement ce mobilier à un état quelconque de la villa.

8 - Le terme de villa est pris ici au sens désormais classique du mot, défini notamment par Ph. Leveau (Leveau *et al.* 1993, p. 46-50).

9 - Les études en cours en Narbonnaise occidentale montrent bien la cohérence de l'implantation des villae et des systèmes de mise en valeur des campagnes, nullement disjoints de ceux que l'on peut observer pour les villes (Pellicuer 2005). L'inverse eut été étonnant dans une société où résidence urbaine et séjours campagnards, intérêts urbains et ruraux, ne sont que les facettes d'une même existence aristocratique (Février 1981).

10 - Témoignage convergent en Narbonnaise orientale autour des étangs de Saint-Blaise, voir Trément 1999, p. 159.

11 - Information transmise par Fabrice Marembert, responsable de la fouille.

Bibliographie

Accardo, 2000 : ACCARDO (S.) – *Villae romanae nell'ager brutius. Il paesaggio rurale calabrese durante il dominio romano*, Rome, 2000 (*Studia Archaeologica*, 107).

Aguilar Saenz, Guichard, 1993 : AGUILAR SAENZ (A.), GUICHARD (P.) – *Villas romaines d'Extremadure. Doña María, la Sevillana et leur environnement*, Madrid, 1993 (Collection de la Casa de Velázquez, 43).

Balmelle, 2001 : BALMELLE (C.) – *Les demeures aristocratiques d'Aquitaine*, Bordeaux, 2001 (*Aquitania*, suppl. 10).

Barbet, Gandel et al., 1997 : BARBET (G.), GANDEL (Ph.) et al. – *Chassey-les-Montbozon. Un établissement rural gallo-romain*, Paris, 1997 (*Annales Littéraires de l'Université de Franche-Comté*, 627).

Barthéty, 1892-1893 : BARTHÉTY (H.) – La mosaïque gallo-romaine de Lalouquette (canton de Thèze, Basses-Pyrénées), *Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Pau*, 22, 1892-1893, p. 353-367.

—, **1894-1895** : BARTHÉTY (H.) – Rapport sur les fouilles de Lalouquette, *Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Pau*, 24, 1894-1895, p. 438-440.

Bats, Seigne, 1971 : BATS (M.), SEIGNE (J.) – La villa gallo-romaine de Saint Michel à Lescar, *Bulletin de la Société des Sciences Lettres et Arts de Pau*, 6, 1971, p. 29-71.

Boudartchouk, 2003 : BOUDARTCHOUK (J.-L.) – La villa rustica de Larajadé (Auch, Gers), un petit établissement rural aux portes d'Augusta Auscorum : l'approche archéologique, *Aquitania*, 19, 2003, p. 181-220.

Callegarin, 2006 : CALLEGARIN (L.), La circulation monétaire dans les villae d'Aquitaine : le cas de la villa de Lalouquette (Pyrénées-Atlantiques), In : *Nouveaux regards sur les villae d'Aquitaine. Bâtiments de vie et d'exploitation, domaines et postérités médiévales* (textes réunis par F. Réchin), Actes de la table ronde tenue à Pau les 24-25 novembre 2000, Pau, 2006, p. 238-285 (*Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes*, Hors-série n° 2).

Collart, 1996 : COLLART (J.-L.) – La naissance de la villa en Picardie : la ferme gallo-romaine précoce. In Bayard (D.), Collart (J.-L.) éd. : *De la ferme indigène à la villa romaine*, Actes du 2^e Colloque AGER, Amiens, 23-25 septembre 1993, p. 121-156, Amiens, 1996 (*Revue Archéologique de Picardie*, n° spécial 11).

De Chazelles, 1997 : DE CHAZELLES (C.-A.) – *Les maisons en terre de la Gaule méridionale*, Montagnac, 1997 (*Monographie Instrumentum*, 2).

Dousteysier et al., 2006 : DOUSTEYSSIER (B.), SEGARD (M.), TRÉMENT (F.) – Les villae gallo-romaines dans le territoire proche d'Augustonemetum – Clermont-Ferrand, RACF, 43, 2004, [En ligne], mis en ligne le 01 mai 2006. URL : <http://racf.revues.org/index143.html>.

Durliat, 1989 : DURLIAT (J.) – Qu'est-ce que le Bas-Empire ? À propos de trois ouvrages récents, *Francia*, 1, 1989, p. 137-154.

Février, 1981 : FÉVRIER (P.-A.) – Villes et campagnes des Gaules sous l'Empire, *Ktema*6, 1981, p. 359-372.

Ferdière, 1988 : FERDIÈRE (A.) – *Les campagnes en Gaule Romaine. Tome 1 : Les Hommes et l'environnement en Gaule rurale* (52 av. J.-C.-486 ap. J.-C.), Paris, 1988.

- Gangloff, 2008** : GANGLOFF (N.) – Une coupe archéologique dans le tissu urbain de Lescar-Beneharnum : le suivi archéologique des travaux de la rue des Frères-Rieupeyrous. In : *Lescar-Beneharnum. Ville antique entre Pyrénées et Aquitaine* (textes réunis par F. Réchin et D. Barraud), Actes du colloque *Lescar, Ville antique* tenu à Lescar les 14-15 janvier 2005, Pau, 2008, p. 91-110 (*Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes*, Hors-série n° 3).
- Guédon et al., 2001** : GUÉDON (F.), RÉCHIN (F.), SABATHIÉ (J.) – Aperçu de l'occupation du sol dans les environs de Tarbes à l'époque gallo-romaine (Hautes-Pyrénées), *Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes*, 20, p. 123-147.
- Guédon, Réchin, 2003** : GUÉDON (A.), RÉCHIN (F.) – Les céramiques, présentation globale, in Réchin et al., 2004a, p. 63-71 et fig. 2.54 à 2.60.
- Gugole, 2006** : GUGOLE (J.) – La villa gallo-romaine de Séviac à Montréal-du-Gers (Gers). Architecture de la partie résidentielle. In : *Nouveaux regards sur les villae d'Aquitaine. Bâtiments de vie et d'exploitation, domaines et postérités médiévales* (textes réunis par F. Réchin), Actes de la table ronde tenue à Pau les 24-25 novembre 2000, Pau, 2006, p. 49-66 (*Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes*, Hors-série n° 2).
- Jacques, 2006** : JACQUES (Ph.) – Nouvelles données sur l'habitat rural antique en Lot-et-Garonne. In : *Nouveaux regards sur les villae d'Aquitaine. Bâtiments de vie et d'exploitation, domaines et postérités médiévales* (textes réunis par F. Réchin), Actes de la table ronde tenue à Pau les 24-25 novembre 2000, Pau, 2006, p. 77-122 (*Archéologie des Pyrénées occidentales et des Landes*, Hors-série n° 2).
- Larqué, Escudé-Quillet, 2002** : LARQUÉ (S.), ESCUDÉ-QUILLET (J.-M.), avec la collaboration de M.-L. CAMABAYOU et Cl. GAY – L'occupation du sol dans le Nord du Vic-Bilh durant la Protohistoire (Pyrénées-Atlantiques), *Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes*, 21, p. 29-37.
- Lauffray et al., 1973** : LAUFFRAY (J.), SCHREYECK (J.), DUPRÉ (N.) – Les établissements et les villas gallo-romains de Lalouquette (Pyrénées-Atlantiques), *Gallia*, 1973, p. 9-156.
- Laüt, 1992** : LAÜT (L.) – L'habitat rural antique dans le Vic-bilh. Prospections dans les cantons de Garlin, Lembeye et Thèze, dans les Pyrénées-Atlantiques, *Aquitania*, 10, p. 195-210.
- , **2005** : LAÜT (L.) – La cité des Bituriges Cubes. In Laüt (L.), Petit-Aupert (C.), Vergain (Ph.) : paysages et structures agraires en Aquitaine au début de l'Empire, quelques exemples régionaux, p. 331-339. In *L'Aquitaine et l'Hispanie septentrionale à l'époque julio-claudienne. Organisation et exploitation des espaces provinciaux*, 4^e Colloque Aquitania, Saintes, 11-13 septembre 2003, p. 329-364 (*Aquitania*, suppl. 13).
- Le Glay, 1975** : LE GLAY (M.) – La Gaule romanisée. Les villae. In : Duby G. (éd.), *Histoire de la France rurale. Tome 1. Des origines à 1340*, Paris, 1975, p. 191-285.
- Leveau et al., 1993** : LEVEAU (Ph.), SILLIÈRES (P.), VALLAT (J.-P.) – *Campagnes de la Méditerranée romaine*, Paris, 1993.
- Magallon Botaya, 2006** : MAGALLON BOTAYA (M. A.) – Le monde rural à l'époque romaine dans la moyenne vallée de l'Èbre (Espagne). In : *Nouveaux regards sur les villae d'Aquitaine. Bâtiments de vie et d'exploitation, domaines et postérités médiévales* (textes réunis par F. Réchin), Actes de la table ronde tenue à Pau les 24-25 novembre 2000, Pau, 2006, p. 307-324 (*Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes*, Hors-série n° 2).
- Martin, 2006** : MARTIN (Th.) – Céramiques sigillées de la villa de l'Arribèra deus Gleisiars à Lalouquette (Pyrénées-Atlantiques) – Fouilles 1959-1972-. In : *Nouveaux regards sur les villae d'Aquitaine. Bâtiments de vie et d'exploitation, domaines et postérités médiévales* (textes réunis par F. Réchin), Actes de la table ronde tenue à Pau les 24-25 novembre 2000, Pau, 2006, p. 287-299 (*Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes*, Hors-série n° 2).
- , **à paraître** : MARTIN (Th.) – Céramiques sigillées, vases à paroi fines et lampes de la villa de l'Arribèra deus Gleisiars à Lalouquette (fouilles 2002-2005).
- Mauné, 1998** : MAUNÉ (S.) – Les campagnes de la cité de Béziers dans l'Antiquité (partie nord-orientale) (II^e s. av. J.-C.-VI^e s. ap. J.-C.), Montagnac, 1998 (*Archéologie et Histoire romaine*, 1).
- Mezquíriz Irujo, 2003** : MEZQUÍRIZ IRUJO (M. Á.) – *La villa romana de Arellano*, Pampelune, 2003.
- Ock** : OXÉ (A.), COMFORT (H.), KENRICK (Ph.) – *Corpus Vasorum Arretinorum. A Catalogue of the Signatures, Shapes and Chronology of Italian Sigillata*, Second Edition, Bonn, (1968) 2000.
- Pellecuer, 1996** : PELLECUER (Ch.) – La villa en Languedoc-Roussillon. Un état des recherches. In : Pellecuer C. (éd.), *Formes de l'habitat rural en Gaule Narbonnaise*, n° 3, Juan-les-Pins, 1996.
- , **2005** : PELLECUER (Ch.) – Les territoires de la villa et de l'agglomération : quelques réflexions à propos de la Narbonnaise occidentale. In Bouet (A.), Verdin (Fl.) (éd.) : *Territoires et paysages de l'âge du Fer au Moyen Âge, Mélanges offerts à Philippe Leveau*, Bordeaux, 2005, p. 101-110 (Ausonius Édition, *Mémoires*, 16).
- Petit-Aupert, 2005** : PETIT-AUPERT (C.) – La cité des Lactorates : les grandes phases de la mise en valeur du terroir et les formes de l'habitat rural. In Laüt (L.), Petit-Aupert (C.), Vergain (Ph.) : paysages et structures agraires en Aquitaine au début de l'Empire, quelques exemples régionaux, p. 345-351. In *L'Aquitaine et l'Hispanie septentrionale à l'époque julio-claudienne. Organisation et exploitation des espaces provinciaux*, 4^e Colloque Aquitania, Saintes, 11-13 septembre 2003, p. 329-364 (*Aquitania*, suppl. 13).
- , **2006** : PETIT-AUPERT (C.) – L'apport de la prospection aérienne à la connaissance des villae du Lectourois. In : *Nouveaux regards sur les villae d'Aquitaine. Bâtiments de vie et d'exploitation, domaines et postérités médiévales* (textes réunis par F. Réchin), Actes de la table ronde tenue à Pau les 24-25 novembre 2000, Pau, 2006, p. 67-76 (*Archéologie des Pyrénées occidentales et des Landes*, Hors-série n° 2).
- Pichonneau et al., à paraître** : PICHONNEAU (J.-F.) RÉCHIN (F.), WOZNY (L.) – L'évolution du paysage urbain d'Oloron-Iluro durant l'Antiquité. In : *D'Iluro à Oloron-Sainte-Marie. Un millénaire d'Histoire* (textes réunis par D. Barraud et F. Réchin), à paraître.

- Plana-Mallart, 2006a** : PLANA-MALLART (R.) – Les campagnes gallo-romaines en Béarn et Bigorre. In : Cl. Blanc, M. de Muylder et R. Plana-Mallart (éd.), *De la Préhistoire à la fin de l'Antiquité, 25 ans d'archéologie en Béarn et Bigorre*, p. 73-79 (*Archéologie des Pyrénées occidentales et des Landes*, Hors-série n° 1).
- , **2006b** : PLANA-MALLART, R. avec la collaboration de DIDIERJEAN (F.), PAILHÉ (P.), PUYO (J.-Y.) et RÉCHIN (F.) – Le territoire environnant la villa de Lalonquette (canton de Thèze, Pyrénées-Atlantiques) : premiers résultats des campagnes de prospection. In : *Nouveaux regards sur les villae d'Aquitaine. Bâtiments de vie et d'exploitation, domaines et postérités médiévales* (textes réunis par F. Réchin), Actes de la table ronde tenue à Pau les 24-25 novembre 2000, Pau, 2006, p. 203-226 (*Archéologie des Pyrénées occidentales et des Landes*, Hors-série n° 2).
- Plana-Mallart, Réchin, 2004** : PLANA-MALLART (R.) et RECHIN (F.) avec la collaboration de GAY (C.) et DE MUYLDER (M.) – L'étude d'un territoire béarnais : occupation du sol et formes de l'habitat rural à l'époque romaine (canton de Thèze, Pyrénées-Atlantiques, *Aquitania*, 20, 2004, p. 221-257).
- Réchin, 1996** : RÉCHIN (F.) – *Sondages archéologiques sur le site de la villa gallo-romaine de l'Arribèra deus Gleisias à Lalonquette (Pyrénées-Atlantiques) 1995-1996*, Rapport déposé au SRA d'Aquitaine, 1996, inédit, 20 p.
- , **2000** : RÉCHIN (F.) – Établissements pastoraux du piémont occidental des Pyrénées. In : G. Fabre (éd.), en collaboration avec R. Plana-Mallart et F. Réchin, *Organisation des espaces antiques : entre nature et histoire*, Actes de la Table-Ronde de Pau 1997, Biarritz, p. 11-50.
- , **2006** : RECHIN (F.), avec la collaboration de BUI-THI-MAÏ, LEBLANC (J.-C.), MONTURET (R.), PAILHE (P.), PUYOO (J.-Y.), ROUSSET (D.) – Faut-il refouiller une villa ? Sondages archéologiques récents sur la villa de l'Arribèra deus Gleisias à Lalonquette (Pyrénées-Atlantiques). In : *Nouveaux regards sur les villae d'Aquitaine. Bâtiments de vie et d'exploitation, domaines et postérités médiévales* (textes réunis par F. Réchin), Actes de la table ronde tenue à Pau les 24-25 novembre 2000, Pau, 2006, p. 131-163 (*Archéologie des Pyrénées occidentales et des Landes*, Hors-série n° 2).
- , **2008** : RECHIN (F.) – Le paysage urbain de Lesca-Beneharnum durant l'Antiquité. In : *Lesca-Beneharnum. Ville antique entre Pyrénées et Aquitaine* (textes réunis par F. Réchin et D. Barraud), Actes du colloque Lesca, Ville antique tenu à Lesca les 14-15 janvier 2005, Pau, 2008, p. 121-190 (*Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes*, Hors-série n° 3).
- Réchin et al., 2002** : RECHIN (F.), CALLEGARIN (L.) et DARLES (Ch.) – *Fouille programmée à Lalonquette (Pyrénées-Atlantiques). Villa de l'Arribèra deus Gleisias*. Campagne 2002, rapport déposé au SRA d'Aquitaine, inédit, 2002, 90 p., 54 fig.
- , **2003** : RECHIN (F.), CALLEGARIN (L.) et DARLES (Ch.) – *Lalonquette. Villa de l'Arribèra deus Gleisias, Bilan Scientifique de la Région Aquitaine 2002*, Bordeaux, 2003, p. 137.
- , **2004a** : RECHIN (F.), CALLEGARIN (L.) et DARLES (Ch.) – *Fouille programmée à Lalonquette (Pyrénées-Atlantiques). Villa de l'Arribèra deus Gleisias*. Campagne 2003, rapport déposé au SRA d'Aquitaine, inédit, 2004, 116 p., 123 figs.
- , **2004b** : RECHIN (F.), CALLEGARIN (L.) et DARLES (Ch.) – *Lalonquette. Villa de l'Arribèra deus Gleisias, Bilan Scientifique de la Région Aquitaine 2003*, Bordeaux, 2004, p. 136-138.
- , **2005** : RECHIN (F.), CALLEGARIN (L.) et DARLES (Ch.) – *Fouille programmée à Lalonquette (Pyrénées-Atlantiques). Villa de l'Arribèra deus Gleisias*. Campagne 2004, rapport déposé au SRA d'Aquitaine, inédit, 2005, 35 p.
- , **2007a** : RECHIN (F.), CALLEGARIN (L.) et DARLES (Ch.) – *Lalonquette. Villa de l'Arribèra deus Gleisias, Bilan Scientifique de la Région Aquitaine 2005*, Bordeaux, 2007, p. 192.
- , **2007b** : RECHIN (F.), CALLEGARIN (L.) et DARLES (Ch.) – *Lalonquette*. In : Plana R., Blanc Cl., de Muylder M. (éd.), *De la Préhistoire à la fin de l'Antiquité, 25 ans de travaux archéologiques en Béarn et Bigorre*, Pau, 2006, p. 139-142 (*Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes*, Hors Série n° 1).
- Réchin, Roudier, à paraître** : RECHIN (F.) et ROUDIER (M.), *Les thermes publics de Lesca-beneharnum*. In *L'eau : usages, risques et représentations*. Colloque Aquitania, Dax, septembre 2009, à paraître.
- Sablayrolles, 2005** : SABLAYROLLES (R.) – *Lugdunum des Convènes à l'époque julio-claudienne : ville et capitale ou capitale et ville*. In *L'Aquitaine et l'Hispanie septentrionale à l'époque julio-claudienne. Organisation et exploitation des espaces provinciaux*, IV^e Colloque Aquitania, Saintes, septembre 2003 (textes réunis par P. Sillières), Bordeaux, 2005, p. 139-155 (*Aquitania*, 13, 2005).
- Sillières, 2002** : SILLIÈRES (P.) – Les campagnes. In Pailler (J.-M.) éd. : *Tolosa. Nouvelles recherches sur Toulouse et son territoire dans l'Antiquité*, p. 373-407 (Collection de l'EFR, 281).
- Trément, 1999** : TRÉMENT (F.) – *Archéologie d'un paysage. Les étangs de Saint-Blaise (Bouches-du-Rhône)*, Paris, 1999 (DAF, 74).
- Vallat, 1987** : VALLAT (J.-P.) – Les structures agraires de l'Italie républicaine, *Annales ESC*, 1987, n° 1, p. 181-218.
- Vergain et al., 2000** : VERGAIN (Ph.), LAÛT (L.), MONTURET (R.) – Le site de Taron (Pyrénées-Atlantiques) : un exemple d'établissement rural de l'Antiquité tardive. In : G. Fabre (éd.), en collaboration avec R. Plana-Mallart et F. Réchin, *Organisation des espaces antiques : entre nature et histoire*, Actes de la Table-Ronde de Pau 1997, Biarritz, p. 147-158.